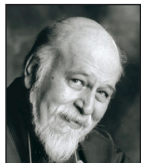


MA SAINTE ENFANCE



JEAN-CLAUDE
GERMAIN
DRAMATURGE ET
HISTORIEN

AU DÉBUT DES ANNÉES SOIXANTE, je suis debout face à la mer sur le débarcadère de Percé, la barbe folle et les cheveux au vent. Un garçon de mon âge s'approche et me demande à brûle-pourpoint : « Est-ce que tu me reconnais? » J'avoue que non. « La Sainte Enfance! » me lance-t-il d'un air entendu. Du coup, ça m'a ramené une quinzaine d'années en arrière.

IL HOCHÉ LA TÊTE en me toisant. « Tu n'as pas changé! » Ses souvenirs de mes six ans étaient moins diffus que les miens. Heureusement qu'il n'a pas trop exagéré en ajoutant « d'un poil ».

DE PRIME ABORD, la Sainte Enfance aurait pu évoquer une institution charitable pour orphelins. C'était tout le contraire. L'uniforme réglementaire confectionné chez un tailleur désigné, avec son petit collet de velours et ses boutons dorés, coûtait une trentaine de dollars. Une somme dans les années quarante. Et le trousseau du « saint enfant » comprenait une longue liste de chemises et de sous-vêtements, de bas et de mouchoirs, de débarbouillettes et de serviettes, de chaussures et de couvre-chaussures, de tuques, de gants et de mitaines, tous étiquetés à son nom et rangés dans son casier, au dortoir.

J'AI FAIT une partie de mes études primaires, pensionnaire au couvent de la Sainte Enfance, chez les sœurs de la Providence, coin Saint-Joseph et Saint-Laurent. Les religieuses nous enseignaient que tout ce qui possède la qualité de luire se devait de briller. Les jésuites y ajouteront plus tard « pour la plus grande gloire de Dieu ».

UNE FOIS par mois, nous étions appelés à mettre cette leçon de vie en pratique en chaussant des patins de chiffon pour faire reluire le plancher du parloir ou de la salle de musique. C'était un moment aussi enlevé et excitant qu'une partie de hockey avec des montées, des slaloms, des virevoltes, des glissades, des chutes et des placages involontaires dans le fou rire.

LA CHORÉGRAPHIE sportive terminée, nous pouvions contempler le résultat contradictoire de notre joyeux défoilement : le miroitement d'un parquet qui enlevait le goût de marcher dessus. Comme dans nos maisons, celui d'entrer dans le salon réservé à la grande visite. « Le miroir de l'âme est un plancher qui reluit ». Une leçon conçue pour les filles. Nous étions dans un couvent.



JEAN-CLAUDE GERMAIN EN 1945
(ARCHIVES FAMILIALES)

LE SOIR au dortoir, lorsque la surveillante se retirait dans sa cellule, la grande question était de savoir si la religieuse avait des cheveux sous sa capine. Les spéculations allaient bon train. Pour les plus radicaux, elle était chauve. Cheveux courts jusqu'à la brosse, pour les uns. Longs et relevés en chignon, pour les autres. Sur la couleur, on optait majoritairement pour une blonde. « Comme la mère de Dieu! » s'est exclamé le plus pieux.

ÉTENDU dans mon lit, les mains bien en évidence, par-dessus la couverte, tout en ignorant pour quelle raison, je l'imaginais plutôt en rousse, comme notre voisine de la rue Fabre. Une coiffeuse qui n'avait rien d'une Sainte Vierge.

Historien, homme de théâtre et écrivain, Jean-Claude Germain est l'auteur de nombreux livres d'histoire, pièces, essais et contes. Son plus récent, Sur le chemin de la Roche percée : nouvelles historiètes de la bohème, vient de paraître chez Hurtubise.